Heureux ?

En ce qui me concerne, j'ai longtemps cru que la promesse d'un bonheur se tenait essentiellement dans la création. Heureux en écriture, je l'ai été et le suis toujours, allant d'ailleurs jusqu'à faire dire à l'un de mes personnages dans *Sweet home* : « *Je me suis mis à écrire le jour où j'ai compris que j'allais rater tout le reste.* » Bon... À ne pas prendre au pied de la lettre évidemment. Mais... quand même : je me sentais, il y a encore quelques années, assez inapte au bonheur autrement que dans l'espace de l'écriture. J'ai partiellement changé d'avis sur la question. Explication évidente : la vie est bien courte, mon général. Et remerciements, au passage, les vertus de la psychanalyse... Enfin donc : sans rien renier de l'exutoire nécessaire et jubilatoire qu'elle représente, j'ai fait connaissance avec les limites de l'écriture en matière de bonheur, me semble-t-il. Ou, tout du moins, je me suis décidé à cesser de négliger « la vraie vie » comme je l'ai fait au début de ma carrière...

Je pense à tout ça parce que *Mixte* m'invite à écrire cette chronique sur le bonheur mais également parce que je suis retombé sur un fragment de journal intime que j'avais oublié. Je tiens ce journal de façon tout à fait irrégulière. Le fichier est intitulé *Intérieurs*. Il commence en 1994 et il comporte environ 200 pages pour l'instant. Je ne peux jamais anticiper les moments où je vais m'y plonger ou l'augmenter de quelques fragments. Peu importe d'ailleurs. Je suis donc retombé sur ce passage, daté de 1997, soit un an avant la publication de mon premier roman :

« Romain, rue Victor Caillau, au téléphone, je suis hospitalisé à Bizet, il s'ennuie tout seul.

Emilie, dans la même rue à Bénerville, devant la grille de sa maison, impossible d'aller dormir chacun chez soi.

Florence, sur la plage de Granville, à côté d'un dériveur, la nuit, j'imité gentiment sa mère qui s'est enfoncée dans les sables mouvants en allant au Mont Saint-Michel.

Alix, à Neuilly, sur « Parce que » de Barbara, dans la pénombre, elle a un visage de femme.

Mon père, pour notre sortie quotidienne, le soir sur les laies de mer à Bénerville, il me parle de son père.

Julien, en Vendée, il m'explique ses théories sur le ciel, je le fais répéter trois fois.

Manu, sur les quais près de Bastille, nous désespérons ensemble.

Ma sœur, au musée d'Orsay, nous tombons sur « L'origine du monde » de Courbet, éclat de rire enfantin et réjouissant.

Ma mère, à la gare de Lyon, nous déjeunons ensemble, je lui demande quelle course elle a à faire : rien de spécial, elle repart dans une heure, elle voulait juste me voir.

Bernard, un message sur mon répondeur pour dire qu'il veut me publier, j'appelle tout le monde et fais entendre le message que j'ai conservé.

Etc...

Les limites de l'écriture. Parler de sa vie comme on dresse une liste démunie parce que les mots ne seront jamais à la hauteur. Des noms, des paysages, des musiques qui se mêlent. Cette écriture me décevra toujours. Elle ne dira jamais l'essentiel, condamnée à errer aux alentours. Tout ce bonheur ordonné, comme dans des cases, l'écriture n'est parfois capable que de ça. Que vais-je faire de mes souvenirs ? Tout le poids de mon bonheur sur les bras, vaporeux, frustrant comme la nostalgie qui ne nous rend les choses qu'à moitié, ou plutôt qui semble nous les rendre pour mieux nous montrer qu'elles ont passé. Quel bonheur possible quand on admet que le souvenir et l'écriture trouvent des limites si franches ? »

Comme quoi... : je « savais » déjà en 1997. Et de persister cependant à me raconter pendant plusieurs années que je ne serai heureux que dans l'espace de l'écriture, cette « deuxième vie », pour reprendre la belle expression de Virginia Woolf.

Alors heureux ? Je ne sais pas ce que c'est. Je ne sais pas ce que ça veut dire. Le contraire de « malheureux » peut-être ? Oui, déjà ça. C'est peut-être une chose assez modeste d'être heureux : ça consisterait à ne pas être malheureux... Une fois qu'on a dit ça...

J'ajouterai quand même qu'après m'être tant retiré du monde pour vivre d'autres vies, celles de mes livres, j'aspire à cette ambition : pas tant être heureux qu'être « présent ». Être présent puisque tout file et tout passe.

Il y a ce passage aussi dans mon journal :

« Ma grand-mère maternelle est morte. Maman pleurait au téléphone. Elle l'a appelée « la petite mamie ». C'est une habitude dans la famille de ma mère : les femmes que l'on sent proches de la mort deviennent toutes « petites ». Maman m'a proposé de redescendre à Cosne samedi. Mais je préfère partir dès demain. Maman m'a dit aussi : « J'ai tellement profité d'elle. » Pas de regret, de rendez-vous manqué. Maman aura profité de sa mère jusqu'au bout et cohabite, curieusement, avec la douleur de la disparition une forme de bonheur. »

Soumission au temps qui divise, mises en demeures successives de tout. L'avenir court vers un refuge impossible. Alors seule possibilité pour être « heureux » : parvenir à conjurer notre existence au présent.

Arnaud CATHRINE